

JOURNAL D'UNE SAGE-FEMME NATURE
Accueillir la vie autrement

Collection Naissances
dirigée par Michka Seeliger-Chatelain et Tigrane Hadengue
© Mama Éditions (2021)
Tous droits réservés pour tous pays
ISBN 978-2-84594-329-2
Mama Éditions, 1 rue des Montibœufs, 75020 Paris (France)

De la même autrice

Rêver mon bébé en images
Carnet de dessins à colorier pour accompagner ma grossesse
Mama Éditions, 2020

Moi, j'accouche
Éditions Abatos, 2018

L'Enfantement, entre puissance, violence et jouissance
Une dimension méconnue de la sexualité féminine
Mama Éditions, 2017

Fleur de Femme
Colorier en toute intimité
Éditions La Plage, 2017

Hélène GONINET

JOURNAL D'UNE SAGE-FEMME NATURE

Accueillir la vie autrement

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Ce livre est publié à titre informatif et ne saurait se substituer
aux conseils de professionnels de la santé.

Toute utilisation des informations contenues
dans ce livre relève de la responsabilité du lecteur.

Il incombe à chaque lecteur de respecter la législation
en vigueur dans le pays où il se trouve.

MAMA ÉDITIONS

*Il y a des moments où
le petit frisson de la splendeur divine
vous fait tremuler l'âme et où l'on se sent exalté,
projeté hors de soi-même, si loin de la banalité
du monde qui vous entoure.*
Joris-Karl Huysmans, *L'Oblat*, 1903

Pour préserver l'anonymat de mes « patientes » (pas toujours très patientes)
et de leur famille, les prénoms, lieux et professions ont été modifiés.

Je rends hommage à chacune d'entre elles, même si je n'ai pu raconter
leur histoire, ces histoires dont j'ai pu saisir et partager quelques bribes.

Des bribes importantes et essentielles.

Une part de notre histoire commune reste en mon cœur à jamais.

REMERCIEMENTS

Nous sommes tous concernés par la naissance, car nous sommes tous nés... au moins une fois.

À Guylaine et Laurence, mes amies sages-femmes de la première heure, celle de la rude école des sages-femmes d'alors.

À Jacqueline et Sybille, mes amies sages-femmes de la deuxième heure, celle du compagnonnage dont j'avais longtemps rêvé.

À Bernadette et aux heures innombrables passées au téléphone ou ailleurs, heures d'échanges de « sage-femmeries » malgré, parfois, l'irritation tangible de nos conjoints et enfants respectifs.

À tous et toutes les étudiant(e)s, sages-femmes, et autres accompagnateurs(rices) de l'enfantement.

Et, bien sûr, à toutes les femmes, à tous les hommes et les bébés, principaux acteurs de la naissance.

Gratitude et remerciements à Mama Éditions, formidable équipe de sages-femmes et accoucheurs de livres.

PARTIE I

La découverte

CHAPITRE 1

Mai 1994

L'ENFANTEMMENT DE MÉLISSA

Je roule sur une route d'Ardèche.
À la frontière du Gard et de l'Ardèche plus exactement.
La nuit est noire et profonde. Silencieuse. Je roule et
roule dans la nuit.

Sans chanter. Sans rire. Sans pleurer...

Juste concentrée.

Le téléphone a sonné il y a une heure.

Comme chaque fois que le téléphone sonne à des
heures indues, j'ai décroché instantanément, mon cœur
battant la chamade. Ma voix est claire.

— Tu ne dormais pas ? a eu l'air de s'excuser Méliッサ.

— Ben si. En général, à 2 heures du matin, je dors
profondément. Mais le téléphone a sonné ! me suis-je
moqué gentiment.

— J'ai des contractions de plus en plus fortes depuis
la fin d'après-midi. Je ne sais plus quoi faire. J'aimerais
bien que tu viennes.

Il me faudra plus d'une heure pour arriver au hameau où vivent Mélissa et son compagnon Jean-Louis, et un quart d'heure de plus pour accéder à leur maison en haut d'une calade au bout d'un chemin non carrossable. Le plaisir des endroits perdus du bout du monde.

Je n'ai pas hésité une seconde. J'ai sauté dans mon jean, enfilé un gros pull de laine, des chaussettes, une veste chaude et chaussé mes bottes de sept lieues plus vite que le loup qui n'est pas là. Je n'aime pas le froid, surtout la nuit.

Un petit mot pour Gaëlle, ma fille de 10 ans et demi, que je laisse seule dans notre petit appartement. Elle ira déjeuner demain chez son amie Mathilde, fille de ma collègue, voisine et amie Jacqueline. Jacqueline, que je remplace depuis plus d'un an maintenant.

Jacqueline, sans qui ma vie de sage-femme aurait pris une tout autre tournure.

Je passe à mon cabinet en bas de chez moi pour laisser un message sur le répondeur: « Bonjour, vous êtes bien au cabinet de sages-femmes. Je pars pour un accouchement. Ne m'appellez qu'en urgence chez Mélissa au 04 66... Les rendez-vous d'aujourd'hui sont donc annulés. Je vous rappellerai ultérieurement pour un autre rendez-vous. »

Ma voiture, fidèle et prête au voyage, m'attend dans la rue.

Et je roule maintenant vers mon destin de sage-femme.

Vers cette femme sur le point d'enfanter.

Vers cet homme qui l'accompagne.

Vers ce bébé qui a décidé de naître aujourd'hui ou très bientôt.

Au téléphone, je n'ai pas senti l'imminence de l'accouchement. Mélissa n'avait pas l'air franchement en travail mais en une heure et quart, il peut se passer tant de choses!

Avec un départ à 2 heures du matin, je ne croise aucune voiture. Seule sur la route.

La lumière des pleins phares.

Je pense à cette famille que je rejoins par monts et par vaux.

Laisant le confort de mon lit douillet.

Guidée par un impératif.

La vie s'en vient et a besoin d'un accompagnement.

Et cette nuit, pour cette vie, c'est moi qui vais accompagner.

Je repense à nos rencontres.

Mélissa, habillée de grandes jupes colorées et de ceintures qui mettent son ventre en valeur.

Mélissa, qui travaille la laine feutrée pour en faire des œuvres d'art. Créatrice de génie.

Mélissa, dans sa certitude de bien accoucher. Vite et bien. Dans les bras de son homme.

Son homme, Jean-Louis, lui fait confiance et l'encourage.

Lui s'occupe des moutons et des châtaignes.

Quand il ne la serre pas dans ses bras tendres.

Un couple.

Après un petit pont en pierres, juste avant d'arriver, je rencontre une maman blaireau et ses trois petits bondissants qui s'enfuient à la lumière des phares.

Image à la fois puissante et furtive.
Joyeuse.
Rien que pour cette rencontre, je ne regrette pas
cette sortie de nuit intempestive!
Je me gare au pied du chemin.
Une lampe frontale, cadeau d'une famille de
spéléologues.
Cadeau aussi ingénieux qu'utile pour une sage-
femme rurale!
Armée de cette lampe, du tabouret d'accouchement
et de ma sacoche, je grimpe le chemin rude.
Heureusement, je suis venue en reconnaissance il y
a quinze jours.
Sans ça, la maison serait introuvable par une nuit
sombre et solitaire comme celle-ci.
Malgré la lanterne savamment installée pour me
guider de loin!
Toc toc toc.
J'entre sans attendre la réponse.
Ils sont là, devant le poêle.
Sur un matelas déployé.
Des bougies dans tous les coins de la cuisine.
Mélissa respire bruyamment.
Elle est à quatre pattes.
Elle ferme les yeux.
Concentrée.
Je crois que j'ai bien fait de venir sans attendre.
Le travail a réellement commencé.
Un sourire à Jean-Louis. Il me répond tout en conti-
nuant de masser sa douce.
De lui masser les reins.

Les flancs.
Il remonte le long du dos.
La contraction est terminée.
Mélissa me regarde en souriant:
— Merci d'être venue si vite.
Je l'embrasse.
— Veux-tu une tisane?
Une nouvelle contraction l'interrompt.
Elles sont rapprochées!
Je cherche et trouve une tasse.
Je me sers de la tisane.
Je lance un regard silencieux et interrogateur à
Jean-Louis.
— En veux-tu?
Rien ne doit perturber le travail de Mélissa.
Surtout pas des discussions futiles.
Sauf si elle-même les provoque.
Jean-Louis me montre sa tasse.
Il a compris ce dont sa compagne a besoin en ce
moment.
Silence et concentration.
Il la masse et la caresse exactement où il faut.
Elle nous le confirmera par la suite.
Les contractions s'enchaînent. Le bébé bouge comme
un fou.
Qui a dit que les bébés ne bougent plus pendant le
travail, bloqués par les contractions?
Pas moi en tout cas!
Et pas Mélissa non plus!
Elle grimace pendant les contractions et ferme les
yeux.

Je sirote ma tisane. Je ferme les yeux moi aussi et me laisse bercer par le rythme des contractions et son souffle bruyant.

Le temps passe.

Mélissa s'est allongée sur le flanc et s'endort maintenant pendant les quelques minutes qui séparent les vagues de contractions. Elle sursaute quand la vague prend son élan. Elle commence à gémir.

Je crois que ça se corse.

Le bébé, par contre, ne bouge plus, et je colle mon oreille sur le ventre de Mélissa, à sa gauche, juste au-dessus du pubis. Histoire d'écouter son cœur. Ce petit cœur bat tellement fort, au rythme endiablé des bébés, que j'ai l'impression d'un tambour qui résonne. C'est beau. C'est vivant et rassurant. Jean-Louis vient écouter aussi.

Une contraction reprend. Mélissa se lève.

— Y en a encore pour longtemps ? J'en peux plus.

Elle marche, tourne en rond, s'appuie sur la table. Cherche. Cherche comment être mieux. Cherche comment être moins mal. Cherche.

La nuit s'achève... Un peu de jour transpire à travers les carreaux.

La contraction suivante lui coupe le souffle. Un râle.

On dirait que le bébé commence à s'engager.

Mélissa s'affole.

— Qu'est-ce qui se passe ? Et maintenant, qu'est-ce que je fais ?

Je la rassure : « Mais c'est parfait ce que tu fais. Continue. C'est super ! »

Elle veut que je vérifie la dilatation. Tout doucement, mes doigts le cherchent et le découvrent... ou ce qu'il en reste :

— 9 cm... Un tout petit bout de col tout souple avec la tête du bébé qui appuie bien. C'est vraiment parfait.

— Combien de temps encore ?

Comment répondre à cette question, tant il n'y a pas de réponse immuable ?

J'aimerais pouvoir lui dire cinq minutes, ou même une heure... mais parfois le temps s'éternise...

Nul ne connaît à l'avance le temps nécessaire à chaque naissance.

Alors bientôt. Aujourd'hui.

En principe.

Jean-Louis recharge le poêle qui se mourait.

Les contractions reprennent de plus belle.

Ploc.

La poche s'est ouverte, déversant une mare d'eaux limpides sur les chaussettes de Mélissa.

— C'est les eaux ? C'est normal ?

— Oui, c'est bien. Le bébé avance.

Très vite, Mélissa se met à grogner pendant la contraction.

Elle s'installe sur le tabouret d'accouchement que j'ai apporté. Jean-Louis, derrière elle, la soutient et l'accueille dans ses bras quand elle se rejette en arrière, la contraction finie.

— J'ai trop chaud.

À l'instant même, je ressens aussi une bouffée de chaleur comme si les hormones de l'accouchement me pénétraient moi aussi, comme si elles diffusaient à tra-

vers l'atmosphère. J'enlève mon gros pull de laine tandis que Mélissa se découvre entièrement. Elle respire.

— J'ai soif.

Je lui apporte un verre d'eau et lui propose un gant de toilette frais et humide pour la rafraîchir. Ses yeux me remercient comme si je lui avais donné la lune.

Moment intense où les émotions et les sentiments ne trichent pas.

Plusieurs contractions se succèdent. Mélissa grogne de plus en plus fort et rit quand ça s'arrête.

Assise par terre devant elle, j'observe son périnée.

J'ai cru apercevoir un bout de cheveux du bébé à la contraction précédente.

Eh oui, ça se confirme.

Les cheveux apparaissent maintenant à chaque contraction, de mieux en mieux.

Ils disparaissent quand la contraction s'achève.

Je me demande si je ne devrais pas écouter le cœur du bébé si ça dure encore longtemps, et toc... Le bébé donne des grands coups de pied comme pour me dire :

— Pas la peine!

Et puis tout s'accélère.

Une grosse contraction amène la tête du bébé sur la vulve.

— Ah... ça va déchirer! hurle Mélissa.

Elle porte les mains à son périnée.

— C'est lui? C'est lui? C'est lui?

Une dernière contraction démoule la tête du bébé puis les épaules et le reste du corps.

Nos quatre mains, celles de Mélissa et les miennes, ont accompagné le mouvement.

Hop! Mélissa serre bien fort son bébé contre son ventre.

Elle pleure, elle rit. Elle contemple ce chef-d'œuvre, leur chef-d'œuvre.

Un coup d'œil à Jean-Louis.

— J'ai réussi! Je l'ai fait! Qu'il est beau! C'est normal qu'il ne crie pas?

Je vérifie le cordon qui bat à un bon rythme. Bébé crachote. Il rosit. Il ouvre les yeux et cherche ceux de sa mère. Je le couvre d'une serviette, que j'ai mise à réchauffer près du poêle quand j'ai senti les contractions gagner en intensité. Ce bébé est tout chaud, tout collant de vernix, tout humide du monde aquatique qu'il vient seulement de quitter.

— Il est en pleine forme. Il respire déjà tout doucement. Pas besoin de crier.

Mélissa est toujours sur le tabouret d'accouchement, devant Jean-Louis qui la soutient et contemple femme et bébé.

— J'ai mal aux fesses.

— Et si tu t'allongais sur le matelas? Nous allons t'aider. Tiens bien ton bébé. Il est encore relié au cordon.

Mélissa marche péniblement, courbée sur son précieux bébé, et soutenue de part et d'autre par son compagnon et sa sage-femme.

Infiniment soulagée de se retrouver sur un matelas confortable devant un bon feu de bois.

Elle observe bébé, qui la regarde intensément.

— Oh, c'est un garçon! C'est drôle! Comme il est beau. Même pas fripé!

Jean-Louis a la larme à l'œil.

— Merci. Comme tu as été courageuse. Comme c'est beau ce que tu as fait ! Qu'il est beau ! Alors, on l'appelle Étienne ?

Le temps est suspendu.

Un temps qu'on aimerait retenir. Un jour, une semaine, un mois...

J'ai jeté un œil à ma montre quand Étienne a pointé le bout de son nez. 7h10. Il est déjà 7h45. Et le placenta ?

— Je peux regarder si ton placenta est décollé ?

Mélissa acquiesce.

— Oui, il est décollé. Oh, tu as une contraction ! Essaie de le pousser dehors comme tu as fait avec bébé.

Mélissa fait sortir son placenta sans problème.

— Je me sens mieux... En fait, il me gênait depuis un petit moment.

Tout va bien. Je laisse le trio se découvrir et sors sur le palier de la maison.

Le soleil resplendit.

Je me sens heureuse, pleine de cette énergie de la naissance, pleine de ce bonheur d'accueillir un nouvel être sur notre planète.

La nature tout en haut de ce hameau est accueillante elle aussi, et colorée. Une belle journée pour naître.

Je reviens près de Mélissa. Les saignements sont minimes.

— Alors, c'est décidé pour « Étienne ». Tu ne trouves pas qu'il a une tête d'Étienne ?

— En tout cas, il cherche le sein !

J'aide Mélissa à mettre son fils à téter. Il trouve rapidement et s'apaise.

Jean-Louis nous prépare une tisane et des tartines.

Un vrai festin.

Je ne crois pas avoir savouré de meilleurs petits-déjeuners qu'après une naissance !

Je nettoie mes instruments. Je les fais bouillir. Parée pour l'accouchement suivant.

Je me repose sur un fauteuil. La nuit a été longue.

Étienne a bien tété. Il a fait pipi et caca, et s'est endormi, repu et serein dans le lit de ses parents. Mélissa s'est levée.

— Pas trop, hein ! Tu dois te reposer !

Il est midi. Je rentre chez moi.

Je passe faire un petit compte rendu à Jacqueline qui connaît Mélissa.

— Encore un qu'ils n'auront pas !

C'est comme ça que Jacqueline célèbre l'arrivée de tous ces bébés nés à la maison, dans la douceur de leur foyer.

Sans avoir été aspirés, nettoyés, pesés, mesurés, biberonnés, vitaminés, habillés illico presto comme c'est la coutume en 1994.

Je suis d'accord.

Et je vais me coucher jusqu'à l'arrivée de Gaëlle, qui sort de l'école à 16h30.

J'avais des rendez-vous. Pas possible de les assurer dans mon état de fatigue.

Je recommande toujours à mes patientes de téléphoner avant de venir à une consultation, surtout si elles habitent loin, pour ne pas trouver la porte close pour cause d'accouchement.

Quand elle rentre, Gaëlle me raconte les péripéties de sa journée. Elle est allée goûter et faire ses devoirs

chez Mathilde. Vanille, sa chatte, vient ronronner sur ses genoux. Nous allons manger la soupe. Ce soir, je ne ferai pas de vieux os... Caroline et Béatrice seraient bien capables d'accoucher cette nuit. Pourvu que non! Pas deux nuits de suite.

— Maman, tu restes là cette nuit, hein!

— J'espère bien ma chérie, mais je ne peux rien promettre.

C'est ce qui fait le charme, mais aussi la difficulté de ce métier. Je ne sais jamais ce qui va m'arriver.

Vais-je pouvoir assurer les consultations prévues?

Vais-je pouvoir passer un dimanche avec ma fille?

Vais-je pouvoir lire un bon livre?

Le téléphone sonne, et je dois partir pour de nouvelles aventures passionnantes.

CONSULTATIONS

Justement, je reçois Gilles et Valérie aujourd'hui. Gilles est reporter pour une grande revue animalière. Il part régulièrement à l'autre bout de la planète. La grossesse de Valérie les a surpris tous les deux. Gilles n'est pas ravi, c'est le moins qu'on puisse dire. C'est son quatrième enfant, il trouve que ses enfants lui prennent trop de temps, et que Valérie est vraiment trop chiant quand elle est enceinte!

Valérie retient ses larmes. La mauvaise humeur de son mari la blesse. Pour elle, cet enfant est inespéré. D'accord, ils avaient décidé de ne plus en avoir, surtout Gilles. Mais bébé a trouvé une faille! Le « coït interrompu » avait bien fonctionné pour eux jusque-là. C'est

terminé! Ils sont tous les deux responsables. Impossible pour Valérie d'interrompre la grossesse. Gilles aime trop sa femme pour insister. Mais il ne pourra s'empêcher de lui faire de petites réflexions, chaque fois que je les verrai dans mon cabinet au cours de cette grossesse.

Gilles et Valérie règlent leurs comptes devant moi.

Gilles raconte ses derniers reportages en Afrique noire.

Et Valérie va raconter ses aventures intérieures et tout son cheminement de mère depuis sa première grossesse, onze ans auparavant.

Gilles baye aux corneilles. Les aventures de sa femme ne le passionnent pas. Ou peut-être les a-t-il déjà entendues?

J'écoute Valérie attentivement. Je trouve ça tellement captivant, ces parcours de vie. Chacun est tellement différent!

La nouveauté est que, cette fois, elle aimerait accoucher à la maison. Gilles est dubitatif:

— Est-ce risqué? Que fait-on en cas de problème?

Je cherche à savoir ce que Gilles craint: leur fils aîné, Aurélien, est né avec le cordon autour du cou.

J'explique que c'est très courant – 20 à 30 % des naissances –, et ça pose rarement un problème. Le cordon peut être enlevé, comme une écharpe. Bien souvent, il est assez lâche pour ne pas perturber la sortie du bébé.

De toute façon, s'ils ne sont pas sûrs de leur décision, ce n'est pas grave! Ils ont encore plusieurs mois pour réfléchir et se décider!

J'aime ces consultations, ce temps de rencontre, connaître les gens, leur vécu. Entendre ce qui les

préoccupe, leurs craintes, leurs envies, leurs soucis de couple. Le contexte dans lequel l'enfant arrive. Tout est important! Ce temps est un temps où nous créons des liens. Ces liens sont notre fil d'Ariane pendant une naissance à domicile. Nous pouvons mieux comprendre ce qu'il se passe, sentir, dire... Le lien parents-sage-femme est peut-être à l'image du lien maman-bébé. Il est important de le nourrir, important que nous soyons heureux d'être ensemble le jour J!

STAGES

Je repense à toutes ces personnes que j'ai rencontrées pendant mes études de sage-femme. Cinq minutes, deux heures, une journée, sans jamais les revoir.

Des visages, des situations s'éloignent.

Une femme que j'ai accompagnée toute la nuit dont je ne me souviens déjà plus le lendemain, pas plus que son mari, vêtu d'un sarrau bleu, que j'ai pris pour l'obstétricien du service!

J'ai honte de ne me rappeler que des miettes de ce qui, pour ces gens, s'est gravé dans leur chair. Souvent profondément.

Rien n'est fait dans les grandes structures pour que ce lien parents-sage-femme ne se crée, ne se nourrisse, ne s'enrichisse.

Anonymat.

Cet anonymat fragilise.

Cet anonymat est inhumain dans ce moment si capital de la vie.

« On n'a pas gardé les cochons ensemble », a répondu froidement une sage-femme à qui une parturiente demandait simplement de l'appeler par son prénom, dans un moment de désespérance!

Un stage m'a satisfaite sur ce point. Stage en maternité à l'Hôtel-Dieu. Une semaine où nous devons nous occuper de deux mamans et de leur bébé tous les matins.

En arrivant, prises de sang éventuelles, tension, température... Puis, nous prenons du temps pour parler avec la maman, la rassurer, l'aider à l'allaitement, à donner le bain au bébé, un massage même. Enfin un stage où nous avons le temps d'être avec les femmes et les bébés, humains parmi les humains. Notre emploi du temps n'est pas décousu. Une continuité.

Le dernier jour, je suis cependant horrifiée de voir un des bébés que je suivais emmené par la DDASS¹. La maman est alcoolique. Ses autres enfants lui ont été enlevés. Je ne le savais pas. Continuité?

Peut-être n'aurais-je pas été aussi à l'aise avec cette maman si j'avais su? La maman n'a apparemment pas été prévenue non plus. Elle est choquée. Pas de préparation. Pas d'accompagnement. Ça ressemble à un enlèvement. En toute légalité.

Je me sens moi-même abusée et complice malgré moi de ce rapt, comme si j'avais été manipulée pour mettre cette femme en confiance.

Qu'a-t-elle fait pour mériter pareil traitement?

Je ne le saurai jamais.

1. DDASS: Direction départementale des affaires sanitaires et sociales.

Bien sûr, protéger les enfants doit rester une priorité.
Pour moi, cette mère était une mère comme les autres, heureuse de tenir cet enfant dans ses bras et d'en prendre soin.

Suis-je naïve ?

Mon stage ne s'est pas très bien terminé.

La monitrice, le dernier matin, m'a demandé :

— Quand avez-vous changé votre blouse ?

Nous portons des blouses blanches, comme toute blouse qui se respecte. Un coton épais. Rude. Moche. Lavable à 90°.

— Je l'ai changée ce matin.

— On pourrait croire que vous ne vous lavez pas. Vous sentez la transpiration ! Vous pourriez mettre du déodorant.

Je rougis comme une tomate. Quel affront ! Quelle honte ! Et quelle indécatesse de la vieille monitrice ! Je me déplace à vélo. Ce matin, j'avais peur d'être en retard et j'ai carburé.

Je maudis les sages-femmes hygiénistes qui ne supportent pas les odeurs.

Comment font-elles quand les femmes dégueulent de haut en bas et par tous leurs orifices ?

L'accouchement n'est pas censé être olfactivement correct !

Sentais-je si mauvais sans m'en être aperçue ?

Je vais devenir obsédée par les odeurs moi aussi... et finir par m'acheter un déodorant, ce qui ne me plaît pas.

C'est bientôt Noël. L'autre maman dont je m'occupais m'a offert une boîte d'excellents chocolats. J'en ai pleuré.

Un autre stage fut mémorable pour moi. En fin de parcours. Je suis à la clinique Champfleury à Décines, dans la région lyonnaise. Une clinique qui a l'apparence d'une vraie maison. Grosse maison, maison bourgeoise. Maison campée sur de solides fondations. Tel est mon souvenir. Stage de préparation à la naissance.

Je ne me rappelle plus le prénom de cette sage-femme. Je vais l'appeler Marielle. Mais je me souviens très bien d'elle : blonde, les cheveux longs. Pour moi, étudiante trentenaire, qui passe pour dix ans de moins à cause de mon statut étudiantin, elle paraît une mère et vieille sage-femme. 45 ans ? 50 ans ? Aujourd'hui, j'en souris. En tout cas, elle ouvre tous les vendredis un espace pour les parents et leur famille. Tout le monde est accueilli avec bienveillance. Les femmes enceintes et aussi les « déjà mères », les pères, les bébés, les grands frères et grandes sœurs... Je me souviens même d'une grand-mère, venue accompagner sa fille et sa petite fille.

Là, ce n'est pas la sage-femme qui donne un cours magistral, mais une femme qui partage son expérience avec d'autres, qui les écoute, répond à leurs interrogations et reçoit leurs doutes, émotions, sentiments. Marielle rit et danse avec eux.

Elle n'hésite pas à parler de son parcours de mère et, par là, va à l'encontre de ce que l'on nous enseigne à l'école : « Gardez vos distances. Ne montrez pas vos sentiments, vos émotions. Ne parlez jamais de vous. Cela n'aide pas les gens. Vous devez être professionnelles. Pures et dures. »

C'est la première fois que j'entends parler de la tétée de bienvenue. Marielle nous raconte la naissance de sa fille et la révélation qu'a été pour elle la première tétée. À 19 ans, elle ne s'était pas posé la question de l'allaitement. La sage-femme lui a mis le bébé au sein. Moment extraordinaire. Le miracle de l'amour. Amour infini. Incommensurable. Marielle a allaité des mois avec délice et remercie encore cette sage-femme pour cette précieuse initiative.

Une jeune maman est venue rencontrer le groupe six mois après la naissance de son petit garçon. Elle est fière de raconter son accouchement. Les femmes enceintes posent des questions, observent le bambin.

Je respire.

La vie.

Simplement.

Une bouffée d'oxygène.

Aujourd'hui, ici, en Ardèche, auprès de toutes ces femmes qui souhaitent enfanter à domicile, je me sens plus proche de Marielle que de toutes les autres sages-femmes que j'ai rencontrées pendant mes études!

CHAPITRE 2

1993, première année de ma vie de sage-femme libre

Sage-femme libre, c'est ainsi que m'appelle une de mes patientes, hollandaise, sans doute par méconnaissance de la langue française. Je reprends l'expression à mon compte. Je ne me suis jamais sentie aussi libre.

ARRIVÉE EN ARDÈCHE.

LES PRÉLIMINAIRES ET LA MISE EN ŒUVRE !

J'ai rencontré Jacqueline en novembre 1992 à une réunion de l'association nationale des sages-femmes libérales, à Marseille.

Guylaine, mon amie et comparse de mes études de sage-femme, avait été invitée. Son mémoire de fin d'études portait sur l'installation d'une sage-femme en libéral. À l'époque, peu de sages-femmes travaillent en libéral, et surtout, elles font majoritairement des suivis de grossesses pathologiques sous prescription médi-